

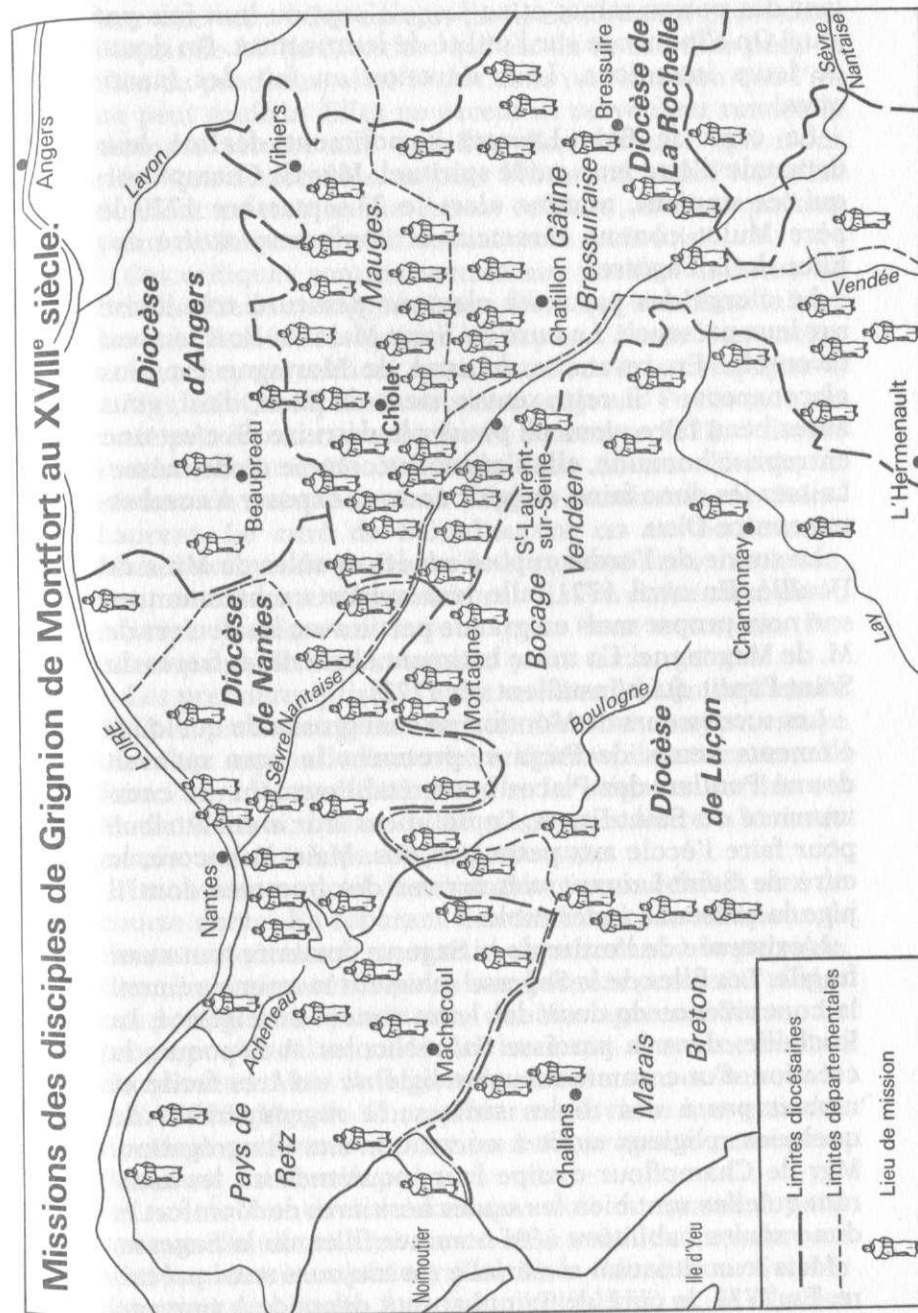
CHAPITRE XII

L'ÉVANGÉLISATION DE LA FUTURE VENDÉE MILITAIRE PAR LES MULOTINS

Après la mort de Montfort deux disciples, Adrien Vatel et René Mulot, sont restés à Saint-Pompain; ils se contentent de prêcher de-ci, de-là, aidés de quelques prêtres, mais sans grand prosélytisme. Sa disparition brutale les a désespérés. Ils ont perdu leur guide et semblent hésiter à reprendre son flambeau.

Les filles de la Sagesse décident en revanche de s'établir à Saint-Laurent-sur-Sèvre en 1720. Elles ont erré par monts et par vaux avant de se fixer dans le lieu saint, au milieu d'une certaine indifférence de la population. Après la mort de leur fondateur, les critiques ont redoublé contre leur ordre; aussi leur installation à Saint-Laurent est malvenue. Le premier à protester n'est autre que le curé de Saint-Laurent, M. Rougeou de La Jarrie. Ces pauvres filles sont sans un sou : leur détresse lui soulève le cœur mais il craint surtout, dit-il, d'être obligé de leur venir en aide. Celles-ci, effectivement, ont peu de donateurs. Seuls quelques admirateurs du saint sont restés fidèles à ses chères disciples : Mme de Bouillé, le marquis de Magnanne qui n'est autre que le gendre de celle-ci. La fortune de Mme de Bouillé est grande mais subviendra-t-elle toujours à leurs besoins?

Les filles de la Sagesse apparaissent comme des oisives. Pour le curé de Saint-Laurent, elles sont un fardeau pour la société. Leur présence encombrante irrite les habitants du petit bourg. Une agaçante petite cloche, prêtée par un malavisé, irrite le pasteur et dérange les voisins, sonnail-



lant dès potron-minet et ce jusqu'à sept ou huit fois par jour! On s'interroge sur l'utilité de leur institut. On doute de leurs intentions. Leur dévotion en fait des fanatiques.

Le curé de Saint-Laurent a poliment décliné leur demande d'être leur guide spirituel. Mgr de Champflour, qui les soutient, nomme alors le 27 septembre 1720 le père Mulot comme directeur et confesseur attitré des filles de la Sagesse.

Le clergé des paroisses alentour demeure très divisé sur leur présence. Le curé de Saint-Malo-du-Bois leur est favorable. En revanche, le curé de Mortagne est plus circonspect : « Si cette œuvre vient de Dieu, dit-il, vous aurez beau faire, vous ne pouvez la détruire. Si c'est une entreprise humaine, elle s'anéantira comme d'elle-même. Laissez-les donc faire, de peur de vous exposer à combattre contre Dieu. »

La survie de l'ordre repose sur les épaules de Mme de Bouillé. En avril 1721, elle leur achète un bâtiment en son nom propre mais en grande partie avec les deniers de M. de Magnanne. Un autre bâtiment abritera les frères du Saint-Esprit qui s'installent en 1722.

Les successeurs de Montfort se sont grossis de quelques éléments venus de Paris et prennent le nom qu'avait donné Poullart des Places à son établissement : la communauté du Saint-Esprit. Le bâtiment leur a été attribué pour faire l'école aux petits garçons. Mais, là encore, le curé de Saint-Laurent voit arriver des hommes dont il juge la présence indésirable.

L'existence de l'ordre de la Sagesse demeure tout aussi fragile. Les filles de la Sagesse subissent momentanément la concurrence de deux des leurs restées enseigner à La Rochelle, dans la paroisse Saint-Nicolas. A l'époque, la création d'une communauté religieuse est très facile et n'obéit pas à des règles strictes; le regroupement de quelques religieux suffit à constituer une congrégation. Mgr de Champflour dissipe leur inquiétude en les assurant qu'elles sont bien les seules héritières de Montfort et donc seules habilitées à se nommer filles de la Sagesse.

Mais leur situation matérielle est toujours aussi précaire. En 1722, le curé de Saint-Laurent dénonce à nouveau

leur oisiveté : « Ces dames, dit-il, ne donnent point dans l'esprit de M. de Montfort qui est de se sacrifier pour le bien du prochain; elles vivent dans une inaction que l'on ne peut souffrir. Elles ne savent ni ne veulent rendre le moindre service aux malades. Ces dames, "qui n'ont rien" ont deux habits, un pour l'hiver, un pour l'été; elles donnent un tour coquet à leur coiffure; elles ne portent point de linge qui n'ait été savonné trois fois. »

Ces critiques sont parvenues aux oreilles de Mme de Bouillé. Celle-ci suggère à ces filles qui semblent laisser la seule Providence guider leurs pas d'élever « au moins une vache, un cochon, comme on fait à la campagne ».

Mgr de Champflour soutient toujours l'existence de cette petite communauté. Le 11 décembre 1722, il donne l'autorisation à M. Mulot de leur donner l'habit; la cérémonie aura lieu dans l'église paroissiale de Saint-Laurent. Le curé de Saint-Laurent en est bouleversé. Mais, l'évêque de La Rochelle le rassure dans une lettre, pour désarmer son opposition : « Il n'en coûte rien, dit-il, à votre paroisse ni à vous pour leur entretien. Par conséquent elles ne vous sont point à charge. »

Les premières prises d'habit ont lieu à la fin de l'année 1722. Le curé Rougeou n'a point désarmé et, ayant essuyé un échec auprès de l'autorité religieuse, il se tourne cette fois-ci vers l'autorité temporelle. Le seigneur du lieu est M. de Villeroi, baron de Mortagne. La lettre n'arrivera jamais, ayant été, paraît-il, interceptée.

Le curé a un motif de satisfaction, mais celui-ci sera de courte durée. En réparant leur bâtiment, les missionnaires ont empiété sur un terrain appartenant à la paroisse. C'est l'occasion rêvée pour leur faire un procès! L'affaire est portée à la juridiction de Mortagne-sur-Sèvre. Le procureur fiscal se rend sur les lieux avec une chaîne d'arpenteur. Mais l'affaire sera classée sans suite.

En 1723, Mgr de Champflour rend visite aux communautés montfortaines pour les encourager à persévérer dans leur existence.

Les missionnaires ne sont que trois ou quatre, à cette époque. Ils seront treize en 1743; mais leur nombre ne sera jamais très supérieur jusqu'à la Révolution. Sous la direction de Nicolas Audubon (1749-1755) et de Charles

Besnard (1755-1788), leur activité s'élargit et surtout leur existence se consolide.

Un édit d'août 1749 a interdit toutes les communautés religieuses non autorisées. Une autorisation royale est donc nécessaire, encore faut-il qu'elle puisse être confirmée par l'enregistrement du parlement de Paris. Dès 1750, Audubon se rend à Paris, sans succès; il y retourne en 1755. Ce n'est qu'en 1773 que l'existence légale de la communauté est reconnue par le roi et acceptée par le parlement de Paris.

Les mulotins construisent un immeuble à partir de 1777; les lettres patentes de 1773 les ont autorisés à recevoir des dons et legs jusqu'à concurrence de 1 000 livres annuelles de revenus. Confinés au départ à leur diocèse de La Rochelle, les mulotins étendent leurs missions aux diocèses de Luçon, Nantes, Angers et Vannes.

Seuls deux prélats gallicans leur interdiront de prêcher dans leurs diocèses pendant leur épiscopat: Samuel-Guillaume de Verthamon, évêque de Luçon, de 1737 à 1758 et Jacques de Grasse, évêque d'Angers de 1759 à 1782. Mais, en dehors de ces périodes, ils bénéficient au contraire de l'active collaboration des évêques. Le nouvel évêque de Luçon, Claude-Jacquement Gaultier d'Ancize, les autorise, dès son arrivée en 1759.

Les mulotins ne sont pas les seuls à prêcher dans ces diocèses; il y a aussi des jésuites, des oratoriens, des lazaristes, des capucins. Mais les montfortains ne collaborent avec aucun de ces ordres. En revanche, ils travaillent de concert avec les sulpiciens de la communauté Saint-Clément. Celle-ci bénéficie toujours de fondations de missions et demande souvent l'aide des montfortains pour l'aider à prêcher. Inversement, les sulpiciens prêtent leur concours aux montfortains selon leurs besoins. Les convergences doctrinales entre les disciples de Montfort et les fils de M. Olier se sont accentuées avec le temps: jansénistes et libertins sont devenus leurs ennemis communs.

Les missions se succèdent sans interruption jusqu'à la Révolution: on n'en compte pas moins de soixante-dix à quatre-vingts par décennie sur l'ensemble de la région

qui va de La Rochelle à Vannes. Alors que Grignon de Montfort avait prêché dans des villes, à Nantes, Poitiers, La Rochelle, Avranches, ses successeurs vont prêcher surtout dans les campagnes, conformément aux vœux du fondateur. Les missions urbaines ont été très exceptionnelles: une seule fois entre 1740 et 1750, trois fois au cours de chaque décennie suivante.

Les montfortains sont ainsi devenus des spécialistes des missions rurales. Leur style est adapté aux petites gens des campagnes; le cérémonial pompeux des missions correspond aux goûts populaires. Le peuple des campagnes peut calquer facilement sa piété sur les modèles de dévotion que Grignon de Montfort a illustrés par ses comportements.

Ses croyances superstitieuses lui permettent de se glisser dans ce moule de la dévotion montfortaine. L'extériorisation de leurs dévotions par des suppliques bruyantes, des pleurs et des sanglots fait des gens du peuple les véritables enfants de Montfort et les missionnaires s'émeuvent de l'affection qu'ils portent à la Vierge Marie, comme leur fondateur. Le bon peuple donne le spectacle touchant pour des prêtres à l'âme sensible d'une piété conforme aux souhaits de leur saint patron.

Ce petit peuple continue, comme avec Grignon de Montfort, à financer les frais de la mission par ses oboles. Les Montfortains sont très attachés au maintien de cette pratique charitable; ils ne reçoivent que peu de dons des familles aisées, hormis en de rares lieux où des dames ou des demoiselles dévotes financent entièrement une mission.

Pendant l'été 1740, arrive Pierre-François Hacquet, né près d'Angers vers 1714. Le jeune prêtre a été formé par le séminaire d'Angers, puis par Saint-Sulpice. Comme Louis-Marie Grignon de Montfort lorsqu'il prêcha sa première mission, il est arrivé avec l'enthousiasme du néophyte; il trouve dans les missions l'occasion de mettre en pratique tout ce qu'on lui a enseigné à Angers et Saint-Sulpice.

Plein de zèle, il est conquis par le spectacle qu'offrent ces missions dont le cérémonial est désormais bien rodé et dont l'efficacité ne se dément plus. Hacquet va prêcher

dans deux cent soixante-quatorze missions de 1740 à 1780; il meurt en décembre 1781. On sait, par le mémoire qu'il a laissé de ces missions, qu'il a fait partie de toutes les missions montfortaines, et qu'il y a prêché dans toutes, sauf à la fin de sa vie où il était trop fatigué.

Pierre-François Hacquet ne deviendra pas le supérieur de la petite compagnie; mais cela ne doit pas nous tromper sur la place qu'il a occupée. C'est lui qui prononce l'éloge funèbre du père Mulot en 1749. C'est lui qui est désigné, avec deux autres missionnaires, pour aller à Rome, en 1748.

Hacquet a été le véritable successeur de Montfort; il en a le caractère bouillant et emporté. Ce prédicateur a consigné sur un livret ses observations sur chaque mission; on a ainsi la localisation des missions et l'opinion sur l'état religieux général de chaque paroisse.

Ces missions dirigées par les mulotins ont couvert un vaste territoire qui dépasse en étendue celui de la Vendée militaire elle-même et correspond davantage à celui des soulèvements de mars 1793, qui englobe la Loire-Inférieure et le Morbihan. Les missionnaires ont prêché dans les diocèses de Vannes, Nantes, Luçon, Angers, La Rochelle. Toute la rive droite de la Loire a ainsi été évangélisée autant que la rive gauche.

Les notes du père Hacquet témoignent de la ferveur religieuse de chaque paroisse et permettent de délimiter des régions d'inégale dévotion. Les expressions qui reviennent le plus souvent sous sa plume pour qualifier les attitudes religieuses des paroisses sont celles de peuple « dur » et de peuple « docile ». Par exemple, à Saint-Maurice-des-Noues (canton de La Châtaigneraie, diocèse de La Rochelle), « le peuple, dur, dit-il, se ressent de la plaine » (mission du 23 novembre au 21 décembre 1749).

Au contraire, à Tiffauges (canton de Mortagne, diocèse de La Rochelle) : la mission est « très fervente. Le peuple y est bon et docile » (1^{er}-30 novembre 1748).

Ces annotations du père Hacquet sur chaque mission permettent de délimiter très précisément des zones de dévotion plus ou moins intense ou même d'indifférence

religieuse, dans l'ensemble de la région évangélisée.

Deux régions géographiques sont nettement rebelles aux missions des mulotins : d'une part le sud de la Vendée et des Deux-Sèvres, dont nous savons qu'elles ne prendront pas part à l'insurrection de mars 1793 et d'autre part les rives de la Loire aux abords immédiats de Nantes et les environs du lac de Grand-Lieu.

Le Marais poitevin, situé entre Luçon et La Rochelle, et la plaine vendéenne, autour de Fontenay-le-Comte, ne manifestent aucun enthousiasme; ce sont des régions peu chrétiennes où les missions sont peu suivies et les exercices religieux peu pratiqués. En revanche, celles qui ont été données dans les villes de ces régions ont obtenu un grand succès, que ce soit à Niort, Fontenay ou Luçon où l'on note une forte présence des notables.

Les bords de Loire, de chaque côté du fleuve, près de Nantes, boudent aussi les missions. Les missionnaires se heurtent à l'impiété notoire du petit peuple et le même phénomène s'observe autour d'Angers : il s'agit d'une population agglomérée autour de ces grandes villes, qui vit des petits métiers que procure le trafic fluvial ou d'une pêche artisanale; il s'y mêlent des petits marchands et des trafiquants de toutes sortes.

Dans toute la région nantaise, l'insuccès des missions est aggravé par la présence d'un clergé janséniste régulier ou séculier qui exerce des pressions sur les populations, pour les dissuader de suivre les exercices. En fait, c'est donc moins l'influence du milieu urbain en lui-même qui explique ce manque de ferveur que la pression exercée par les milieux jansénistes. En effet, la grande majorité des missions prêchées en ville ont été particulièrement réussies à Nantes, Cholet, Poitiers notamment.

Une seule paroisse nantaise fait exception : Sainte-Croix (1776), où les intrigues jansénistes ont fait échouer la mission : « Point d'ornements, point de cierges, point de cloches, point de processions, point de croix, ny de calvaire », note avec amertume le père Hacquet. La situation de cette paroisse au cœur de la ville atteste l'influence exercée par le jansénisme sur un milieu très urbanisé et assez bourgeois, sensible aux idées nouvelles.

Dans la même ville, la mission de Saint-Clément, un an plus tôt, a été « très nombreuse et très suivie »; « le peuple s'y prêta admirablement. Toutes les cérémonies magnifiques; la croix et le calvaire superbes », note Hacquet. Or, cette paroisse Saint-Clément comprend des faubourgs populaires. La rupture avec la religion populaire des mulotins relève donc davantage d'un phénomène d'appartenance sociale: le peuple des villes accourt aux grandioses cérémonies, tandis que les gens du monde les boudent. Le jansénisme et le développement des idées des philosophes conjuguent leurs effets, en éloignant les fidèles des sacrements et d'une pratique religieuse très extériorisée.

La présence janséniste n'est pas limitée à Nantes même et à sa proche banlieue (Vertou, Sainte-Luce): en Vendée, des curés jansénistes ou des chanoines réguliers de chapitres donnent des consignes aux populations pour les dissuader de suivre une mission ou empêcher les enfants de faire leur première communion avec les missionnaires.

Le mémoire du père Hacquet permet aussi de circonscrire précisément les zones d'intense dévotion. Celles-ci correspondent clairement aux points chauds de l'insurrection de mars 1793, réparties selon une ligne qui va de Clisson à Châtillon, en passant par Cholet (c'est-à-dire le cours de la Sèvre Nantaise); il faut y ajouter le Marais breton.

Cette région a bénéficié de la proximité immédiate de Saint-Laurent-sur-Sèvre, devenu lieu de pèlerinage et centre des missions montfortaines. Des missions, renouvelées fréquemment, finissent par porter leurs fruits.

Certains cantons apparaissent réellement privilégiés, comme Montfaucon dans les Mauges, Argenton-Château dans le Bressuirais, Mortagne-sur-Sèvre et Montaigu en Vendée.

L'ensemble des paroisses des Marches communes où éclatera l'insurrection ont été des terrains de missions: La Gaubretière, Tiffauges. Evrunes, La Séguinière, Le Longeron, La Tessoualle, La Romagne, Gétigné, Boussay, Saint-Hilaire-de-Clisson.

On peut parler d'un véritable quadrillage systématique des deux rives de la Sèvre Nantaise par les missionnaires.

Les commentaires du père Hacquet sont généralement très élogieux, même s'il y a quelques exceptions notables.

Toute la région autour de Cholet est ainsi d'une ferveur très inégale. Certaines paroisses sont un peu tièdes au goût du père Hacquet.

Le pays, habité par des tisserands, est déjà frappé par la crise économique; les mendiants sont très nombreux: à la veille de 1789, le quart de ces paroisses vit d'aumônes. Le phénomène touche d'ailleurs toutes les paroisses des Marches communes, qui tirent leurs ressources essentiellement des manufactures de Cholet.

L'exemple de La Gaubretière est saisissant: la mission de 1751 est bonne, le peuple assidu; or en 1773, Hacquet trouve le peuple indifférent et regrette même qu'on y ait planté une croix. Le père Hacquet se plaint du manque de « libéralités » de certaines de ces paroisses, comme Le Longeron. Par ce terme, il entend les dons faits aux missionnaires. Mais la pauvreté et la misère suffiraient à expliquer ce comportement. Il note qu'à La Séguinière, le bourg est « dissipé »; mais, nous sommes là en pleine région de tissage et la fréquentation des cabarets est une habitude ancrée que les missions seules ne suffisent certainement pas à déraciner.

Enfin, il faut reconnaître que les observations et les jugements du père Hacquet sont guidés par son rigorisme. Il mesure la ferveur et la dévotion en fonction du respect de règles strictes bien difficiles à suivre par des gens du peuple que les tourments de la vie quotidienne poussent à l'agitation alors que le silence est la règle d'or des montfortains pendant les exercices religieux.

Hacquet a aussi consigné dans ses notes la propension des paroissiens à participer aux frais de la mission nécessaires pour financer les cérémonies et la construction des calvaires. Aussi, la pauvreté d'une paroisse peut-elle constituer un handicap, si elle n'est pas compensée par une religiosité extrême qui pousse à se priver pour faire des dons à la mission.

L'historien ne saurait non plus tirer une conclusion générale sur l'attitude du peuple vis-à-vis de la religion du seul comportement d'une paroisse pendant une mission.

Le rôle du clergé est d'assurer la permanence de la religion; or, le père Hacquet note souvent qu'une paroisse trop lâche a besoin d'un « bon conducteur » pour encadrer les fidèles. Ceux-ci font parfois cruellement défaut.

A la différence de celles de la région du tissage des toiles, les missions réalisées dans les paroisses de la ville même de Cholet ont été réussies. Celle de Notre-Dame, du 1^{er} mai au 12 juin 1763 « fut excellente, très suivie. Le peuple docile au-delà de toute espérance ».

A Saint-Pierre, en 1743, « le peuple spirituel, affable et reconnoissant en donnait de grandes marques aux missionnaires par son attention à fournir aux frais de la mission ». Toujours, à Saint-Pierre, en 1751, « le concours du peuple (fut) admirable pour entendre la prédication. Il y eut adoration publique de la Vraie Croix au lieu d'amende honorable, rénovation générale des vœux du baptême ».

Certains bourgs ont été visités plusieurs fois par les missionnaires et ceci, ne l'oublions pas, pendant un mois. Montfaucon reçoit une mission à cinq reprises en 1757, 1765, 1772, 1778, 1779. De plus, une mission donnée dans un bourg est souvent suivie par les populations des paroisses avoisinantes, sauf l'hiver où il est difficile de se déplacer par des chemins devenus impraticables. Le père Hacquet note toujours cette participation plus ou moins étendue des « étrangers » à une paroisse, car le succès d'une mission peut dépendre de cette participation « étrangère ».

Ainsi, à Montfaucon « le concours des étrangers fit merveille » tandis que « le peuple de Montfaucon est indifférent, indolent, attaché à ses biens ».

Le renouvellement des missions dans une même paroisse semble souvent porter ses fruits. Hacquet note, pour la mission de 1765 à Montfaucon, que « le peuple, qui se sentait de la dernière mission, (fut) nombreux et assidu à la parole de Dieu ». En 1772, elle est « fervente; bien suivie, nombreuse à son ordinaire ».

Les montfortains ont des sujets de satisfaction dans leur fief de Saint-Laurent-sur-Sèvre, en septembre 1749: « Cette retraite, entreprise par le zèle des missionnaires

du lieu qui en voyoient le bien depuis longtemps et faite à leurs frais eut le succès qu'ils en espéroient; jamais mission ne fut plus nombreuse ni mieux suivie. Les étrangers s'y trouvèrent en abondance; les communions y furent nombreuses. On y donna quatre exercices par jour: au matin, à six, à dix, la conférence et le dernier sermon à quatre; il y eut ouverture, vœux du baptême, clôture et convocation. »

Mais, fait étrange, celle de 1751 (29 août-8 septembre 1751), n'est pas aussi bonne: « Cette retraite de quatre exercices par jour, entreprise par le zèle de M. le Doyen et par les soins des missionnaires, n'eut pas le succès qu'on en espéroit, soit que la saison fût incommode, soit que le peuple commençât à se dégoûter des prédications; la retraite fut médiocre. Le peuple est assez mal disposé. »

En effet, même dans cette zone privilégiée autour de Saint-Laurent-sur-Sèvre, le peuple est loin d'être dévot et assidu aux missions. Le père Hacquet est retourné à Saint-Amand-sur-Sèvre, cinquante ans après Louis-Marie Grignon de Montfort, du 8 novembre au 6 décembre 1761. « Cette mission fut médiocre. Le peuple assez indifférent. Peu d'étrangers, à cause des chanoines réguliers, prieurs des paroisses circonvoisines, qui n'aiment pas les missions. » L'opposition janséniste ne suffit pas ici à expliquer cet insuccès dans une paroisse où le saint a prêché. Certes, il s'est écoulé une période assez longue. Mais Montfort s'était déjà heurté dans cette paroisse à des habitants très superstitieux et arriérés. A l'époque, dans la région de Saint-Amand, on croyait au démon et on avait recours à la sorcellerie et à la magie. Ces croyances ne pouvaient certes point disparaître rapidement, pour peu que se soit relâchée l'attention des différents pasteurs.

Dans une autre paroisse de la même région, Moutiers-sur-Argenton, « le peuple paroissait d'abord sauvage », note aussi Hacquet. Quant à la paroisse de Saint-Aubin-de-Baubigné, où habitait la famille de La Rochejacquelein, le peuple n'est « ni trop docile, ni trop reconnaissant », note Hacquet en 1763 (11 décembre 1763 - 11 janvier 1764). A la suite de la mission qui avait eu lieu en

1749, Hacquet avait noté le contraire : « peuple docile et reconnaissant ». Le prédicateur n'aurait-il pas lui-même conscience des difficultés à enraciner la foi parmi ces populations ?

C'est un triomphe lors de la mission de 1773 (du 24 octobre au 24 novembre), seize ans avant que n'éclate la Révolution : « Cette mission fut excellente, nombreuse, bien suivie. » Hacquet note un changement déterminant pour l'avenir : « Les dames du château, parfaitement réconciliées avec M. le Curé, y donnèrent un exemple édifiant; il s'y opéra, en conséquence, des conversions éclatantes et soutenues. »

Dans ces campagnes qui sont le terrain de prédilection des montfortains, les petites villes et les bourgs occupent une place à part. En règle générale, les missions données dans les petites villes ont été assez mauvaises : c'est le cas de Machecoul et Savenay. Machecoul était habitée par des fonctionnaires et des bourgeois. Ceux-ci paieront chèrement leur comportement lorsque la ville tombera aux mains des insurgés en mars 1793.

En revanche, Cholet, Montaigu, Mortagne ont donné satisfaction au missionnaire.

Les missionnaires rencontrent des difficultés dans toute la région, autour du lac de Grand-Lieu, là même où Grignon de Montfort avait eu maille à partir avec un curé (à La Chevrollière). La première mission de La Chevrollière a eu lieu en 1759 : « Le peuple (est) grossier, ignorant, peu porté à la dévotion. Les pêcheurs du village de Passé (Passay), intéressés, pauvres d'ailleurs, adonnés au vin à cause de l'échange de leur poisson en vin qu'ils tirent des gabariers. »

Néanmoins, une nouvelle mission, prêchée en 1776, est bonne; Hacquet semble l'attribuer au curé du lieu.

Dans toute cette région plus portée au paganisme et aux superstitions, le peuple est dur et peu dévot, nous apprend Hacquet avec une grande objectivité. Mais, nous devons le souligner, les missions s'y déroulent normalement. Si le terrain est peu favorable à la mission au départ, chacune d'entre elles est finalement suivie, même si le peuple y manifeste moins d'enthousiasme que dans

le Bocage ou les Mauges. C'est le cas à Saint-Aignan-de-Grand-Lieu en 1752, ou à Sainte-Lumine-de-Coutais en 1777.

Toute la région du lac de Grand-Lieu va massivement participer au soulèvement.

Dans le Marais breton, les missions sont aussi très suivies. Toutes ces paroisses sont celles qui prendront une part très active à l'insurrection de mars 93.

A Saint-Étienne-du-Bois, « le concours du peuple (fut) nombreux et assidu. Les habitants dociles et reconnaissants. (...) Grand zèle pour le culte de Dieu, pour la construction de la croix et du calvaire. »

La mission de La Chapelle-Palluau fut « très excellente, nombreuse, éclatante. Le peuple, très bien exposé... » Hacquet note que la mission a été financée par les demoiselles Lansier. Même la petite ville de Challans réserve un bon accueil aux missionnaires, bien qu'il y ait fréquemment des foires et des marchés.

Toute la zone située entre le Marais breton et le Bocage vendéen (les cantons de Legé et de Palluau) a été aussi parcourue par les missionnaires avec beaucoup de succès : à la mission de Vieilleville en 1756, on compte quatre mille communiant. La mission de Saint-Étienne-de-Corcoué, en 1770, est décrite dans les termes les plus élogieux : Hacquet ne tarit pas sur les superlatifs : « Très fervente, nombreuse, suivie. »

Autour de ces zones de forte dévotion, on peut dessiner les contours de régions de moindre ferveur. C'est notamment le cas des cantons de Chantonay, Sainte-Hermine, Pouzauges, La Châtaigneraie. L'influence protestante et les restes du jansénisme entraînent la désaffection des gens.

A Cheffois, en décembre 1769, la mission est médiocre, le peuple, « ni trop dévot, ni trop flexible ». « Les curés voisins, chanoines réguliers, empêchent les enfants de venir au catéchisme. »

A Pouzauges, en novembre 1760, la mission est fervente et nombreuse; mais il y a une altercation entre les missionnaires et le prieur janséniste de Réaumur, paroisse proche, au sujet de la communion des enfants. Toutes les missions dans les cantons de La Châtaigneraie

et de Pouzauges se ressentent de la fronde des jansénistes.

Au Boupère, Hacquet attribue au « voisinage des religieux », c'est-à-dire des protestants, le manque de participation des paroisses alentour; le seigneur du lieu, le marquis de La Plissonnière, s'est opposé à la mission, alors que sa propre sœur l'a financée.

A Chantonay, en décembre 1764, la mission est médiocre. Le peuple est « dur, resserré, peu attentif à la parole de Dieu, point dévot... » Une nouvelle mission, en 1774, semble plus suivie, mais il y a toujours aussi peu d'étrangers à la petite ville. Hacquet rapporte qu'on y a donné le baptême à un idolâtre de vingt ans, avec une grande solennité et qu'on a porté en procession une statue de la Vierge au calvaire.

La mission de Puybelliard, à côté de Chantonay, est « très médiocre ». Hacquet, à court d'explications, l'attribue à la proximité de la plaine alors que l'influence protestante s'y fait encore sentir. Mais il ne faudrait pas surestimer celle-ci : dans le pays de Pareds, les missions sont bonnes, telles celles d'Antigny en 1751, de Saint-Maurice-des-Noues en 1749, de Bazoges-en-Pareds en 1774.

Les mulotins ne se contentent pas de ces missions dans les paroisses. Ils prêchent aussi dans les hôpitaux ou dans des couvents, à la demande des religieuses.

De 1751 à 1779, Hacquet prêche tous les ans, sans interruption, au collège des garçons de Beaupréau. La première retraite de 1751 est « édifiante ». La dernière est « très fervente ». Mais il n'est pas rare que Hacquet se plaigne de l'encadrement défaillant des jeunes collégiens et de leur dissipation certaines années.

Néanmoins les mulotins ont là l'occasion d'exercer leur influence sur une partie de la jeunesse cultivée, destinée à occuper des emplois publics dans les petites villes des Mauges. On retrouvera plus tard nombre de notables de ces bourgs angevins aux côtés des insurgés de mars 93.

A défaut de laisser avec certitude leur empreinte sur les âmes, les missionnaires laissent au moins de leur passage des symboles édifiants : les croix des calvaires. La planta-

tion de ces croix demeure le temps fort de la mission, comme à l'époque de Grignon de Montfort. Chaque paroisse met son point d'honneur à les dresser en haut d'un lieu d'où elles se voient de loin. Hacquet semble lui-même y voir un symbole de la foi d'une paroisse, là où les paroissiens y trouvent surtout de la fierté. Hacquet a laissé ses commentaires sur chaque calvaire :

A Treize-Vents (canton de Mortagne, diocèse de La Rochelle), « la croix qui y fut plantée est très belle et haute ».

A Touvois (diocèse de Nantes) : « Le calvaire qui y fut construit est un des plus beaux et des mieux placés. »

L'opération est toujours aussi spectaculaire; et la coutume s'est instaurée d'attendre avec angoisse et appréhension le moment où elles prennent leur assise définitive. Chaque fois, cela tient du miracle et les fidèles sont très impressionnés. En revanche, lorsqu'une croix bascule dans le vide, les gens sont atterrés, persuadés qu'un mauvais sort s'acharne sur leur paroisse.

Car c'est ainsi que se vit toujours la religion au XVIII^e siècle dans ces régions. Les missionnaires, comme les curés de campagne, ont recouvert d'un voile religieux un ensemble de croyances superstitieuses.

La vénération portée au pasteur demeure empreinte de la crainte qu'inspire son pouvoir de faire le bien ou le mal.

L'Église, par ses pratiques sacramentelles, est loin d'extirper les vieilles superstitions; mieux, elle les ravive parfois.

Devant la maladie, les gens gardent leur habitude de faire appel aux conjureurs et aux sorciers. Or les prêtres, du haut de leur chaire, enseignent aux fidèles que la maladie est un signe de Dieu; seul le Très-Haut peut accorder la grâce de la guérison. Et encore faut-il ne pas être en état de péché!

C'est l'abbé Grandet, le directeur du séminaire d'Angers, biographe de Montfort qui, en 1692, expliquait qu'il fallait « amener les malades à Notre-Seigneur pour les guérir ». « La maladie du corps contribue à la santé de l'âme, en l'humiliant, en détachant l'âme de la vie, en

faisant faire pénitence au corps des péchés dont il a été l'instrument, enfin en nous faisant penser à Dieu », écrit-il dans des notes destinées à préparer un sermon.

Pour ces prêtres, issus de Saint-Sulpice, les épidémies sont des fléaux envoyés par Dieu. Face au courroux divin, « nous vous exhortons à ranimer votre ferveur, à redoubler vos prières, à vous purifier de vos péchés que vous devez regarder comme la source de vos malheurs » dit l'évêque d'Angers face à une épidémie de dysenterie (1707).

Ainsi, l'Église se contente de substituer le péché au démon comme origine du mal mais les populations continuent à croire en la possession et à voir dans la maladie l'effet d'un sort maléfique. Aussi se tournent-elles à la fois vers les conjureurs et les prêtres pour faire cesser le mal et confondent parfois le prêtre et le conjureur. Dans les deux cas, on se tourne donc vers un intercesseur auprès de Dieu ou du diable.

La thérapeutique utilisée par les uns et les autres n'est-elle pas identique aux yeux du simple fidèle? Les deux ne récitent-ils pas des formules incantatoires?

Les habitants des Mauges et du Bocage font d'autant moins la différence entre les formules récitées par le conjureur ou le prêtre qu'une interpénétration s'est opérée entre les pratiques païennes et les rites religieux. Les prêtres font les mêmes gestes que les conjureurs en imposant les mains sur le mal et les conjureurs introduisent dans leurs formules magiques des éléments du christianisme.

Pour conjurer une colique, il faut prononcer les paroles ci-après : « Marie qui êtes Marie ou colique ou passion qui êtes entre mon foie et mon cœur, entre ma rate et mon poumon, arrête au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. » Il faut ensuite réciter trois *Pater* et trois *Ave*, et prononcer le nom du malade en disant : « Dieu t'a guéri! Amen! »

Pour conjurer une brûlure, il faut « faire le signe de la croix sans en prononcer les paroles ni se servir de la main, mais diriger au fur et à mesure les yeux vers chacun des endroits où l'on porterait successivement la main pour un signe ordinaire, et répéter mentalement les

mots : « Brûlure, je te conjure au nom des principaux mystères, le mystère de la Rédemption, le mystère de l'Incarnation, le mystère de la Sainte-Trinité, brûlure, tu perdras ta chaleur et ton ardeur comme Judas a perdu ses couleurs au jardin des Oliviers. »

Le signe de la croix, apporté par l'Église est ainsi devenu indispensable à l'efficacité de la conjuration.

De même, toutes les pratiques dévotes inaugurées par Montfort et popularisées après sa mort entretiennent la confusion entre magie et religion. Le rosaire devient un talisman qui éloigne les mauvais esprits. Les sacrements permettent d'accéder à l'état de pureté nécessaire pour éviter le courroux de Dieu.

Ceci contribue à expliquer le succès de la communion lors des missions des mulotins, où l'on voit des centaines d'enfants déguisés en anges approcher de la sainte table.

Enfin les mulotins offrent des moyens d'intercession auprès des puissances du bien, en popularisant la dévotion à la Vierge Marie, puis au Sacré-Cœur.

La dévotion au Sacré-Cœur remontait au Moyen Âge. Remise en honneur grâce au renouveau religieux du XVII^e siècle, elle se développe très rapidement car elle correspond, par son imagerie, à toutes les croyances populaires de l'époque : le cœur apparaît comme le siège de la vie, du courage et de la générosité.

Après la crucifixion du Christ, a raconté saint Jean, un soldat lui perça le côté de sa lance, et il en sortit du sang et de l'eau. Cette scène donne naissance à toute une imagerie transmise notamment par la peinture flamande du XIII^e siècle. Le cœur du Christ devient le lieu de ses sentiments, de son amour comme de ses souffrances.

Les moniales qui recherchent la fusion mystique avec le Christ brûlent d'envie de posséder ce cœur, d'y pénétrer et d'y anéantir leurs mauvais penchants.

Au XVII^e siècle, François de Sales, Pierre de Bérulle et Saint-Cyran célèbrent à nouveau le cœur du Christ, tandis que Jean Eudes lui préfère le cœur de Marie, modèle du cœur chrétien. En 1672, Jean Eudes célèbre à son tour le cœur du Christ : ce cœur doit contribuer à rappeler aux fidèles l'amour que Jésus-Christ portait à son père et à tous les hommes.

Or c'est en 1673 que la visitandine Marguerite-Marie Alacoque reçoit sa première révélation, à Paray-le-Monial, comme on l'a dit précédemment. La religieuse délivre le message qu'elle a reçu : Dieu est délaissé, les hommes se détournent de la religion et du cœur du Christ, thème que Grignon de Montfort développera lui-même dans ses missions.

Les jésuites contribuent à populariser cette dévotion qui ne cesse de s'amplifier, au point que le pape Clément XIII accepte de créer une fête solennelle en 1765 et que Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, l'adopte dans son diocèse en 1767.

Comme la dévotion à la Vierge Marie, la dévotion au Sacré-Cœur devient la cible privilégiée des jansénistes, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle; les *Nouvelles ecclésiastiques* se moquent des « cordicoles »¹.

Le Sacré-Cœur est dès lors promu au rang de symbole religieux. La prière au Sacré-Cœur permet d'intercéder auprès de Dieu, de lui demander réparation de ses fautes. Les fautes des hommes font souffrir le cœur du Christ. On raconte que telle ou telle religieuse a vu du sang jaillir du cœur du crucifix qu'elle contemplait.

Le Sacré-Cœur devint le symbole des souffrances du Christ crucifié. Par cette représentation, les mulotins essaient de faire comprendre au peuple le mystère de la Rédemption : la vision du cœur sanglant du Christ permet de culpabiliser les fidèles.

Cette dévotion devient d'autant plus populaire que les fidèles peuvent se représenter par des images les souffrances du Christ devant le péché. Et la Vierge Marie apparaît comme le meilleur intermédiaire pour s'adresser à ce cœur du Christ, à la fois lieu de son amour pour les hommes et lieu de ses souffrances. L'habitude se prend d'ailleurs de réunir les deux cœurs de Marie et Jésus, représentés entrelacés.

L'un et l'autre sont invoqués pour conjurer tout événement imprévisible qui peut survenir. Les prédictions de

1. L'abbé Grégoire écrira même un opuscule pour les critiquer (1807).

Marguerite-Marie Alacoque, devenues très populaires, font craindre le pire.

L'impiété qui gagne les gens du monde, les critiques contre la religion font redouter que le Dieu tout-puissant n'envoie un fléau pour punir les hommes. On craint la fin des temps toute proche et l'on implore le Sacré-Cœur de Jésus pour qu'il épargne à la France sa malédiction.

C'est dans ce contexte que se multiplient au XVIII^e siècle les pèlerinages auprès des sanctuaires de la Vierge et qu'explose un véritable mysticisme populaire dont témoignent les nombreux miracles apparus après la mort de Montfort.

M. Grandet s'est attelé à la tâche de collecter toutes les informations sur ces miracles pour écrire la biographie du saint et il reçoit de nombreux témoignages.

Mgr de La Poype, l'évêque de Poitiers qui avait pourtant interdit à Montfort de prêcher dans son diocèse, sera l'un des premiers à témoigner dès 1723 : « J'ai eu la consolation, écrit-il à M. Grandet, de voir guérir deux bonnes maléficiées, par le moyen de l'eau où a trempé du linge de ce serviteur de Dieu, laquelle j'envoyai pour la leur faire prendre; elles ont été guéries dès qu'elles en ont pris, et auparavant elles tombaient toujours dans leurs accidents de maléfice, où les médecins ont avoué qu'ils ne connaissaient rien, et que cela n'était point de leur compétence. »

Les guérisons des maladies s'opèrent souvent au contact d'objets ayant touché le saint lui-même : linges, fragments de cercueil. Parfois, une simple neuvaine récitée au pied du tombeau du saint à Saint-Laurent-sur-Sèvre suffit pour provoquer la guérison.

La femme d'un marchand de Poitiers avait elle-même une fille aveugle : elle lui applique sur les yeux pendant huit jours un morceau d'un des souliers de Montfort et elle en guérit; cette dame, elle-même atteinte d'une pleurésie, guérit grâce à un mouchoir qui a touché la tombe.

A Mortagne-sur-Sèvre, en 1752 une jeune fille de la paroisse Saint-Hilaire voit sa langue tomber en pourriture à la suite d'une petite vérole; la langue est détruite jusqu'à la racine. Mais elle recouvre la parole selon le témoignage d'un carme.

Une fille de la Sagesse s'étant cassé le petit doigt de la main gauche souffrait beaucoup car il ne s'était pas remis et elle craignait l'amputation; elle pose son doigt sur le tombeau et, dès lors, n'éprouve plus aucune douleur.

Antoinette de Bège dépose que sa fille, âgée de trois ans, ne buvait ni ne mangeait, qu'elle avait les jambes et les cuisses comme mortes, ne marchait point depuis deux mois, et qu'elle éprouvait une si grande oppression de poitrine qu'elle ne pouvait plus respirer; elle pose sur son corps un soulier de Montfort: l'enfant est guérie sur-le-champ de tous ses maux.

En 1761, un prêtre de la communauté nantaise de Saint-Clément témoigne de la guérison en 1727 d'une demoiselle Luzeau, sujette à un mal chronique. Une visite au tombeau suffit à la guérir. « Je sentis, ajoute le prêtre, une odeur toute céleste que je ne puis exprimer, laquelle me ravit d'émotion et de joie. »

Dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les populations semblent ainsi entrées de plain-pied dans le merveilleux chrétien; les prédications des missionnaires, le renouveau religieux apporté par les curés eux-mêmes ont porté leurs fruits.

Les apparitions de la Vierge se multiplient dans les campagnes et contribuent à enraciner les croyances religieuses.

A La Chapelle-Palluau, près de Saint-Étienne-du-Bois, la tradition rapporte qu'une petite Feniotte était atteinte d'une tumeur; un jour, alors qu'elle gardait les moutons, elle ressent une douleur dans le sein gauche; de la plaie ouverte s'écoule du sang. Elle implore Notre-Dame-de-Miséricorde. La vierge lui apparaît et la guérit.

Une chapelle dédiée à Notre-Dame-de-Miséricorde fut édifiée en 1762. On y lit deux inscriptions, l'une au-dessus du monogramme du Christ :

*Respecte près d'ici l'instrument des bourreaux
Où pour toi Jésus-Christ a souffert tant de maux.*

et l'autre au-dessus de celui de la Vierge,

*Si le nom de Marie en ton cœur est gravé
Passant, ne manque pas de lui dire un Ave*

C'est dans le Marais breton et les Mauges qu'on érige le plus de chapelles et d'oratoires dédiés à la Vierge. Dans le Marais breton, on les trouve soit sur la côte où la Vierge est implorée car elle sauve les marins de la tempête, soit dans les terres, comme Notre-Dame-de-Garreau à La Chapelle-Hermier, Notre-Dame-de-la-Victoire à La Garnache, à laquelle Montfort a légué quatre étendards.

Près de Saumur, Notre-Dame-des-Ardilliers, dont la réputation dépasse les limites de l'Anjou, voit accourir des pèlerins de plus en plus nombreux, d'autant que les évêques d'Angers reconnaissent l'existence des miracles qui s'y sont opérés.

A chaque fête de la Vierge, on se rend en pèlerinage auprès de la Vierge de Bellefontaine, près de May-sur-Evre, dans les Mauges. Les habitants des Mauges n'ont que l'embarras du choix pour les sanctuaires dédiés à la Vierge car l'habitude s'est prise de l'honorer dans chaque paroisse. Si certains sanctuaires, comme Notre-Dame-des-Gardes, situé sur une hauteur qui domine toute la région entre Cholet et Chemillé, sont plus célèbres et attirent donc plus de pèlerins, il existe une multitude d'oratoires modestes construits en signe de remerciements. Parfois, une simple niche placée dans le tronc nouveau d'un arbre abrite une frêle statue de la Vierge Marie.

Le clergé et les missionnaires ont encouragé cette pratique popularisée par Grignon de Montfort pour rappeler constamment leurs ouailles à leurs devoirs religieux. La dévotion à la Vierge rencontre l'assentiment des fidèles alors que les calvaires demeurent dans leur isolement. Certes, on a appris au fidèle qu'il faut se signer en passant devant un calvaire mais aucune indulgence particulière n'est attachée à ce geste religieux. En revanche, on sait bien qu'en récitant quelques Ave, en passant devant une statuette de la Vierge, on met son âme ou son cœur en paix avec Dieu grâce à Celle qui peut tout.

Le quadrillage systématique de la région par les mulotins et le ministère diligent des prêtres des paroisses finissent par produire des effets bénéfiques chez les

populations. Des habitudes régulières de dévotion finissent par s'ancrer dans la vie quotidienne.

Le rythme des sonneries des cloches scande la vie de tous les jours et rappelle constamment chacun à ses obligations. Certes, les coutumes païennes subsistent et les notes du père Hacquet sont là pour nous rappeler que la tâche du clergé demeure ardue dans certaines paroisses récalcitrantes.

CHAPITRE XIII

LE CHRISTIANISME POPULAIRE FACE A LA CRITIQUE DES GENS DU MONDE

Alors que les missions finissent par porter leurs fruits dans toute la région, elles suscitent de plus en plus l'opposition des gens du monde. Deux clans se font face : d'un côté les mulotins, les jésuites, les sulpiciens de la communauté Saint-Clément; de l'autre les gens du monde, les milieux parlementaires et les jansénistes. L'influence de ceux-ci demeure notable sur les deux rives de la Loire, en Brière comme dans le pays de Retz, autour de Clisson comme dans la Gâtine bressuiraise. Les sujets de friction se multiplient, les polémiques se nourrissent les unes les autres et accroissent les divisions entre les deux clans.

Les accusations lancées contre les jésuites rejaillissent sur leurs « alliés » de l'heure, mulotins et sulpiciens. On leur reproche surtout d'obéir aveuglément au pape et d'être des agents de l'étranger, des « Romains ».

Mais, jésuites, mulotins et sulpiciens, défenseurs inconditionnels de la bulle *Unigenitus*, loin de ployer sous le flot des critiques de leurs ennemis, ripostent vivement à leurs attaques. Ces polémiques rappellent l'époque des *Provinciales* par les termes très durs dont usent les antagonistes.

Les missionnaires n'hésitent pas à condamner les jansénistes lors de leurs sermons devant les fidèles rassemblés. Et les injures pleuvent!

— Entêtés, orgueilleux, rebelles à l'Eglise!

Tels sont les termes qu'entendent les paroissiens de